



Editorial

Abdellatif Chaouite

Dans sa *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel écrivait que « L'esprit qui se forme mûrit lentement et silencieusement jusqu'à sa nouvelle figure, désintègre fragment par fragment l'édifice de son monde précédent [...]. La frivolité et l'ennui qui envahissent ce qui subsiste encore, le pressentiment vague d'un inconnu sont les signes annonciateurs de quelque chose d'autre qui est en marche. » Ainsi irait la dialectique de notre entendement.

Cependant, comme il est aisément visible, quand on ne veut surtout pas voir ce « qui est en marche », de faire dans le catastrophisme et de n'entendre et ne répercuter que le fracas de la « désintégration » d'un « édifice » que l'on suppose immuable, voire - le terme a été entendu dans ce brouhaha - « sacré » ! Un « fracas de l'inutile » aurait dit sans doute Breton.

Il aura ainsi suffi d'un « rapport » (dénigré comme tel en fin de compte !) sur la *Refondation de la politique de l'intégration*, pour agiter sélectivement tous les chiffons (ce voile si opportun !) et aligner tous les spectres de la « désintégration », pourvu que cela embrume l'horizon de « ce qui est en marche ». Peut-être même de ce qui n'a pas arrêté de marcher, « silencieusement » souvent, bruyamment, par à coups, depuis la *Marche pour l'égalité*. Elle fut « annonciatrice », dès 1983, d'une « nouvelle figure » ou d'une re-configuration de la société, bien mal reconnue (A. Ouamara) ! Les trente ans de cette Marche auront été pourtant l'âge du cru de la politique de « l'intégration » : ils en mesurent les promesses non tenues et les inénarrables désillusions, une désintégration honteuse des conditions de vie d'une grande partie de la génération qui y a goûté le fiel de cette promesse. C'est à se demander, en effet, si la « frivolité » n'est pas maîtresse à bord quand il s'agit de confronter les flots des discours aux tranchants des réalités sociales.

C'est dans ce contexte, imprévisible lors de sa préparation, que paraît cette livraison d'*Écarts d'identité*. Elle dessine comme un écho justement à cette nécessité de refondre les politiques publiques concernant ce qu'on a appelé jusque-là « l'intégration ».

Déconstruire, repenser, critiquer, refondre en rendant visible ce qu'« on » ne voit pas - ou ne veut pas voir - n'est pas une entreprise de « désintégration », mais œuvre de débat salutaire - quitte à trébucher sur quelques embuches. Le *vivre-ensemble* ne se commande pas mais se construit *ensemble* justement, dans la connaissance et la reconnaissance.

Faire œuvre de débat – faut-il le rappeler ici - c'est le rôle des revues contribuant à la construction de cette connaissance-reconnaissance. Un certain nombre de contributions interdisciplinaires (issus des travaux de l'équipe PREFics-Dynadiv de l'Université de Tours) invitent ainsi, dans ce numéro, « chercheurs et praticiens à modifier leur regard sur des phénomènes qui, sans la migration, pourraient être invisibilisés » (J. Lorilleux) – autrement dit, évolueraient « silencieusement » - et à interroger leurs postures. Augmentées des échos d'une étude sur les langues de l'immigration en Rhône-Alpes et de réflexions sur les usages culturels (Ph. Hanus, R. Tadros) ou sociaux (L. Valentini), elles mettent en perspective les articulations entre les facettes langagières et les pratiques et interventions concrètes des acteurs sur le terrain. Le lecteur y trouvera des arguments qui éclairent aussi bien ces pratiques par l'analyse que l'analyse par ces pratiques.

Modifier nos regards, reconnaître sans « frivolité » ce qui marche : c'est en fin de compte le meilleur vœu que nous pouvons nous souhaiter en ce début d'année. ■